

## Exil

Les images en disent parfois plus que les mots

*Exile*, Canada [Québec], 2012, 1 h 39

Jean-Marie Lanlo

Numéro 292, septembre–octobre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72843ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lanlo, J.-M. (2014). Compte rendu de [Exil : les images en disent parfois plus que les mots / *Exile*, Canada [Québec], 2012, 1 h 39]. *Séquences*, (292), 55–55.

# Exil

## Les images en disent parfois plus que les mots

Depuis son premier film (*Snow & Ashes*), nous savons que Charles-Olivier Michaud est un metteur en scène talentueux. Son deuxième long métrage nous avait confirmé qu'il forme avec son directeur photo, Jean-François Lord, un duo capable d'exploiter à merveille le pouvoir évocateur de l'image, mais le statut d'œuvre de commande de *Sur le rythme* avait forcément agi comme un frein à son talent. Avec *Exil*, Charles-Olivier Michaud nous montre que, malgré ses qualités évidentes, il lui reste encore du chemin à parcourir avant de nous satisfaire pleinement !

Jean-Marie Lanlo



Les images nous entraînent dans l'univers mental de l'adolescent

Dans *Snow & Ashes*, Charles-Olivier Michaud nous avait donné la preuve de son ouverture sur le monde en créant, avec un budget dérisoire, un conflit dans un pays imaginaire d'Europe de l'Est. Avec *Exil*, il confirme cette tendance et part pour la République dominicaine (qui se donne, pour les besoins de la fiction, des allures d'Haïti).

Le réalisateur polyglotte suit, avec son nouveau film, le parcours d'un adolescent souhaitant quitter Haïti pour rejoindre Montréal via les États-Unis, dans l'espoir hypothétique de retrouver une mère dont il ne sait pas même où elle vit réellement. En prenant ce point de départ, Michaud se donnait l'énorme handicap d'une histoire improbable. Après la projection organisée à l'occasion des Rendez-vous du cinéma québécois, le cinéaste l'admettait d'ailleurs volontiers lors de la séance de questions / réponses : « C'est un film fantastique, bien sûr... Dans la réalité, il n'aurait pas pu se rendre là. » Cette affirmation aux allures d'excuse représente bien le problème majeur du film.

Pourtant, Michaud avait toutes les armes en main pour nous entraîner dans ce qui aurait pu être une sorte de fantasme adolescent, une rêverie dans laquelle tout devient possible pour fuir une réalité trop angoissante. En lorgnant au début de son film du côté de Terrence Malick, il crée un univers plus lyrique que naturaliste. Il parvient également à traduire davantage des impressions intérieures qu'une réalité sociale objective. En nous proposant une sorte de parcours initiatique, il nous donne aussi sa réinterprétation moderne de *The Night of the Hunter*<sup>2</sup>, dont il reprend certains éléments (l'eau, la mère de substitution, des personnages de conte de fée volontairement manichéens, etc.). Tout cela aurait pu fonctionner : les images nous entraînent dans l'univers mental de l'adolescent, nous captivent, nous englobent puis s'immiscent en nous comme pour nous assurer que ce qu'elles évoquent est de l'ordre du possible. Ce sentiment

est renforcé par l'intensité de la musique de Michel Corriveau, parfaitement en phase avec l'ambiance générale du film. Malheureusement, peut-être par manque de confiance dans la puissance évocatrice de ses images (ou envers la réceptivité du spectateur), Charles-Olivier Michaud croit judicieux d'imposer une voix hors champ parfois redondante. Chez Malick, les voix hors champ sont indissociables de son œuvre et renforcent le lyrisme de ses images. Ici, l'inverse se produit : ni le ton ni les mots (écrits et dits par Stanley Péan) ne sont justes. En choisissant de faire du narrateur le personnage principal devenu adulte, Michaud ne fait qu'accentuer l'improbabilité du voyage auquel nous assistons. Surtout, la voix hors champ limite la force de ses images. Régulièrement, de manière de plus en plus douloureuse pour le spectateur, les mots viennent les étouffer, les alourdir, renforçant le sentiment d'une réalité impossible<sup>3</sup>.

Dans une scène, le narrateur dit : « Certains gestes en disent parfois plus que des mots. » Nous avons envie de le paraphraser pour dire à Charles-Olivier Michaud que les images aussi en disent parfois plus que les mots. Lorsqu'on a son talent, pourquoi ne pas laisser ses images servir de guide aux spectateurs sans les souiller de mots inutiles ?

Car nous n'en doutons pas : Charles-Olivier Michaud est talentueux. De surcroît, son duo avec son directeur de la photographie, Jean-François Lord, fait des merveilles (ce fut même le cas pour *Sur le rythme*, film de commande pourtant très mineur). Malgré nos réserves, il nous semble donc important de conseiller le visionnement de ce fragile *Exil* qui se laisse voir avec un certain plaisir en raison du savoir-faire de son metteur en scène... et malgré ses mots utilisés comme des béquilles encombrantes !

Après la projection d'*Exil*, nous avons une certitude : nous continuerons à suivre Charles-Olivier Michaud avec attention et intransigeance... jusqu'à ce qu'il nous livre enfin le film que son talent nous fait espérer depuis *Snow & Ashes* !

<sup>1</sup> Le jeune héros du film.

<sup>2</sup> Du moins dans la première partie du film.

<sup>3</sup> La version présentée lors des Rendez-vous du cinéma québécois comportait encore plus de voix hors champ.

■ **EXILE** | Origine : Canada [Québec] – Année : 2012 – Durée : 1 h 39 – Réal. : Charles-Olivier Michaud – Scén. : non crédité – Images : Jean-François Lord – Mont. : Glenn Berman – Mus. : Michel Corriveau – Son : Pierre-Jules Audet, Hans Laitres, Bobby O'Malley – Dir. art. : Sylvain Dion – Cost. : Francesca Chamberland – Int. : Francis Cléophas (Samuel), Julie Le Breton (Sophie), Maxime Dumontier (Marco), Paul Doucet (Jean-François), Stephen McHattie (Max), Lina Roessler (Cindy), Stanley Péan (narrateur) – Prod. : Réal Chabot – Dist. / Contact : Filmoption.